
I D E N T I T É S N A T I O N A L E S ,
A S I E C E N T R A L E , C A U C A S E

Aldo FERRARI

La foresta e la steppa

Il mito dell'Eurasia nella cultura russa

Milan, Libri Scheiwiller, 2003, 338 p.

Le livre d'Aldo Ferrari est ambitieux : retracer sur plus d'un siècle le rapport complexe des Russes à « l'Orient » en s'intéressant aux divers discours, littéraire, politique ou identitaire, qu'il a suscités dans les milieux intellectuels russes. Le pari est réussi : l'esprit de synthèse de l'auteur et la maîtrise d'une bibliographie impressionnante en plusieurs langues permet de proposer un ouvrage dense autour du thème, pourtant déjà bien approfondi sous certains de ses aspects, de « l'asiatisme de la pensée russe ».

La première partie du livre, la plus brève, est consacrée à un rappel de l'expérience matrice de cet asiatisme, le choc d'une occidentalisation exigée au XVIII^e siècle par le pouvoir et le sentiment, au siècle suivant, dans une partie des élites, d'un déchirement quasi indépassable entre des élites occidentalisées et des masses paysannes isolées. L'idée de l'asiatisme profond de la Russie, présent dans les discours russophobes de certains Occidentaux, sert également, chez les libéraux et occidentalistes russes, de support pour critiquer la politique impériale menée au XIX^e siècle. L'auteur rappelle enfin le rôle initiateur joué par la littérature inspirée de la conquête du Caucase dans les années 1820-1830 et, plus tardivement, celui de la Société de géographie dans la familiarisation du grand public cultivé avec les marges asiatiques de l'empire.

La seconde partie est consacrée à ce que l'auteur appelle le tournant vers l'Orient, qu'il date de 1856, après la défaite de Crimée et la réorientation stratégique proposée par le prince Gorčakov. S'étendant jusqu'en 1917, cette période voit se constituer de nombreuses idéologies liées à l'Orient, que ce soit sur un mode positif ou négatif, dans tous les cas ambigu. L'idée d'une mission russe en Asie se développe en effet rapidement dans les cercles panslavistes déçus des échecs répétés de la politique russe en Europe : aussi bien F. Dostoïevskij que N. Danilevskij s'y intéresseront. Les voyageurs en Asie centrale, comme S. N. Južakov, croient, eux aussi, en un destin civilisateur de la Russie en Asie, sur le modèle du concurrent britannique en Inde. Le principal courant doctrinal ayant cherché à justifier la politique impériale russe aussi bien en Asie centrale qu'en Extrême-Orient est celui dit « du tsar blanc », qui unit des personnalités diverses comme le médecin bouriate P. Badmaev ou le moine bouddhiste A. Doržiev, et est brillamment représenté par le prince E. Uhtomskij, théoricien de l'expansion russe sous Nicolas II. L'Asie attire également les milieux littéraires : le thème du péril jaune et du panmongolisme chez Solov'ev et ses disciples poètes du tournant de siècle (Merežkovskij, Brjusov, Belyj, Blok, Hlebnikov), celui du bouddhisme chez Tolstoj, et enfin la mouvance théosophiste de E. P. Blavatsky, proposant une lecture ésotérique du bouddhisme et de l'hindouisme.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est centrée sur le *xx*^e siècle. L'auteur rappelle l'intérêt de certains milieux bolcheviks pour une Asie qu'on espère être une alliée de la cause révolutionnaire, la poursuite de thématiques littéraires « orientalistes » chez, par exemple, Vs. Ivanov ou B. Pil'njak, et le cas spécifique que constitue la pensée religieuse syncrétique de N. Rerih dans l'entre-deux-guerres. A. Ferrari traite ensuite longuement du mouvement eurasiste, qui représente le degré de théorisation le plus poussé des liens « identitaires » existant entre Russie et Orient. La pensée eurasiste se distingue par la multiplicité des arguments avancés et la volonté d'un recouplement entre données géographiques (P. N. Savickij), linguistiques (N. Troubetzkoy et R. Jakobson), historiques (G. Vernadsky) et religieuses, censées démontrer le caractère fondamentalement non européen et non asiatique de la Russie. Le but est également de prouver la « naturalité » de l'empire russe, qui ne serait que la mise en politique de « l'essence » de cet immense territoire « destiné » à l'unité sous la domination culturelle des Russes. Cette perception de la Russie fut reprise dans ses argumentations historiques par le turcologue L. N. Gumilev, qui constitue une pièce maîtresse du discret maintien de cette doctrine à l'époque soviétique, puis par les néo-eurasistes (essentiellement A. Dugin et A. Panarin), qui en donnent souvent une vision plus géopolitique.

L'immense fresque dessinée par Aldo Ferrari ouvre donc de nombreuses pistes de recherche. Certaines des figures mentionnées ont été jusqu'à présent peu étudiées dans leur contexte social et idéologique et mériteraient de trouver leur biographe. L'ouvrage invite également à une réflexion historique de long terme : en éclairant ainsi plus d'un siècle d'une volonté ambiguë de certains intellectuels russes de se justifier par l'Asie, on ne peut que s'interroger sur le miroir inversé de cet asiatisme, la difficulté à se penser face à un « Occident » à la fois admiré et critiqué, une thématique qui est loin d'être absente des actuels remaniements idéologiques opérés en Russie depuis quelques années.

Marlène Laruelle

Simon FRANKLIN, Emma WIDDIS, eds.

National identity in Russian culture

Cambridge — New York, Cambridge University Press, 2004, 240 p.

L'objectif de ce recueil d'articles est d'introduire la thématique identitaire dans l'histoire de la culture ou, tout aussi bien, d'ancrer les recherches menées en histoire de la culture dans les réflexions sur l'identité russe. Cette approche postule que les identités nationales relèvent de constructions politiques et sociales, de processus et non de résultats qu'il faut étudier en tant que tels. L'ouvrage n'a donc pas pour but de présenter au lecteur une vision cohérente de ce que serait la « russité », telle qu'elle a pu être pensée par les Russes tout comme par les Occidentaux. Il cherche plutôt à montrer que, malgré cette question posée sur un mode essentialiste, les réponses méritent d'être analysées pour ce qu'elles sont, c'est-à-

dire des produits culturels. Il se propose alors de suivre divers modes d'invention, dans le domaine culturel, du thème de l'identité collective et l'ancrage social dont il bénéficie en étant considéré comme « naturel ». Le plan de l'ouvrage, divisé en quatre parties, reflète cet objectif ambitieux de mener en parallèle une réflexion généraliste et de l'illustrer par un exemple précis.

Il est tout d'abord question de l'identité russe dans le temps et dans l'espace, afin de mieux saisir comment le pays fut appréhendé en tant qu'entité temporelle ou physique. Simon Franklin et Emma Widdis analysent à ce titre la construction contemporaine d'une continuité temporelle de l'État au travers de séries de timbres et de billets de banque, puis s'interrogent sur la thématique — classique depuis le XVIII^e siècle, mais étudiée dans le cas présent par le biais du film de Ivan Pyr'ev *Le Dit de la terre sibérienne* (1947) et de cartes datant de la période stalinienne — de l'espace (*prostor*) russe, systématiquement défini comme « immense », « infini », « sans frontières », etc.

La deuxième partie est consacrée aux identités dites « contrastives », c'est-à-dire à l'opposition entre « nous » et « eux » : comment les Russes se sont-ils définis, quels ont été les critères permettant de dépasser les clivages sociaux et de créer une « communauté imaginée » se reconnaissant dans de mêmes clichés ? Au premier terme, « nous », est consacré un article de Hubertus F. Jahn sur la définition de l'identité nationale dans les grandes œuvres de la littérature classique, mais également, de manière plus originale, sur la représentation de la « russité » dans les chansons et le théâtre de rue au XIX^e siècle. Au second terme, « eux », s'attèle un article de Anthony Cross qui retrace le rapport aux étrangers, principalement aux Occidentaux, dans l'histoire russe, depuis l'usage englobant du terme de *Nemcy*, au Moyen Âge, pour tous ceux qui étaient venus de l'Ouest, jusqu'à la francophilie et l'anglophilie des classes dirigeantes tsaristes.

La troisième section est centrée sur les « identités essentielles » et analyse la construction d'argumentations primordialistes qui se présentent comme des explications totalisantes et définitives. Ainsi, tant l'orthodoxie (Simon Franklin) que l'art (Marina Frolova-Walker étudie le cas de la musique), la langue (Boris Gasparov), ou bien encore le terme de *byt* (la vie quotidienne, mot très marqué par un usage folklorisant à l'époque soviétique, comme l'explique dans son article Catriona Kelly) constituent pour certains penseurs russes des éléments matriciels permettant de donner un contenu « objectif » à l'identité nationale.

Enfin la dernière partie, qui regroupe des articles de Lindsey Hughes et de Stephanie Sandler, est consacrée aux symboles publics et institutionnalisés de l'identité que sont les monuments publics, appréhendés comme des « lieux de mémoire » (l'église Saint-Basile sur la place Rouge et la cathédrale du Christ-Sauveur tout juste reconstruite, ainsi que les statues de Puškin qui dominent l'espace urbain), et s'interroge sur la politique de « patrimonialisation » en vigueur actuellement en Russie.

La singularité de l'ouvrage réside donc précisément dans ce patchwork de thématiques, traitées sur le long terme historique souvent depuis leurs « origines », ou tout au moins depuis le XVIII^e siècle, et s'appuyant tant sur les clichés les plus banals (pays du froid, etc.) utilisés pour définir la Russie que sur des œuvres célèbres. En prenant le parti d'assumer ce caractère multiforme et la diversité des

approches de chaque auteur, le livre invite à repenser des arguments qui semblent souvent trop connus (le rapport à l'espace, à l'Occident, à l'orthodoxie) sous des angles d'approche novateurs, renouvelés au travers d'un exemple précis, film, livre, carte, monument... Il présente une vue d'ensemble des thématiques identitaires russes, souvent bien connues des spécialistes, mais qui restent difficiles d'accès pour un public plus large. Il offre également de multiples pistes de recherche en histoire de la culture et démontre la richesse d'une approche à la fois historique et anthropologique de la culture, qui permet de contourner les écueils essentialistes d'une réflexion sur l'identité nationale et d'en faire au contraire un mode d'accès à la société russe.

Marlène Laruelle

James H. BILLINGTON

Russia in search of itself

Washington, D.C., Woodrow Wilson Center Press

Baltimore — Londres, The Johns Hopkins University Press, 2004, 234 p.

Le livre de James H. Billington, ancien directeur du Woodrow Wilson International Center for Scholars et actuellement conservateur à la Library of Congress, constitue une réflexion personnelle sur l'évolution contemporaine de la Russie et sur ses débats identitaires. Son but n'est pas uniquement de faire le point sur tel ou tel courant, mais d'effectuer une analyse des discours actuels ancrée dans l'histoire et enrichie d'une longue fréquentation de la Russie. Quelles peuvent être les reformulations de l'identité nationale russe maintenant que le pays est censé être une nation plutôt qu'un empire, une démocratie plutôt qu'une autocratie, telle est la question centrale posée par l'auteur.

Celui-ci commence par dresser les grandes lignes du discours sur l'identité nationale, né en Russie au XIX^e siècle après les campagnes de Napoléon et la découverte de l'hégélianisme : slavophiles, panslavistes, *počvenniki* et philosophes religieux ont tous cherché, selon des modes divers, à réfléchir à ce qui constituerait la spécificité de la Russie face à l'Occident. Il poursuit son panorama par la période soviétique, lorsque « l'idée russe » dut à la fois se fondre dans le patriotisme soviétique et s'y opposer. Témoin direct du putsch d'août 1991, l'auteur en fait une analyse fine en montrant les contradictions internes de l'événement : violence non assumée par les putschistes, défense spontanée du nouveau cours démocratique du pays par les Moscovites, indifférence apparente de la part de la population russe, etc. L'ouverture sur l'Occident des années El'cin signe alors pour la Russie un moment complexe souvent défini comme une période de troubles (*smutnoe vremja*) durant laquelle les acquis démocratiques ont perdu de leur attrait pour une bonne part de la population, trop touchée par les changements économiques brutaux de la décennie et la baisse de son niveau de vie.

J. H. Billington consacre ensuite deux chapitres importants aux principales tendances qu'il perçoit dans la question de l'identité russe contemporaine, opposant

les partisans d'une alternative autoritaire aux militants démocratiques et occidentalistes. Il dresse pour les premiers les grands traits de leur doctrine politique et identitaire, marquée par une conception géopolitique de la Russie, que ce soit sous une forme philosophique pour Vadim Cymburskij ou Aleksandr Panarin ou sous un angle plus agressif chez Aleksandr Dugin. L'auteur appréhende en effet le néo- Eurasisme comme le symbole le plus pertinent de cette mouvance autoritariste obsédée par la question de l'étatisme et de la grande puissance (*gosudarstvennost'* et *deržavnost'*) de la Russie, même s'il mentionne également le radicalisme orthodoxe, par exemple celui du métropolitain Johann, ou les conceptions fantasmagoriques de Fomenko sur la « nouvelle chronologie » mondiale. On ne peut alors que suivre l'auteur dans sa conviction que cette mouvance néo-eurasiste relève plus de la déception à l'égard de l'Occident de certains milieux intellectuels russes que d'un attrait réel pour l'Asie.

Il se concentre ensuite sur les « démocrates » et analyse leur difficulté à faire face aux évolutions contemporaines du pays : la corruption, la privatisation sauvage, le sentiment d'une toute-puissance bureaucratique, le désintérêt de la population pour la politique, le soutien général à l'idée d'un homme fort nécessaire à la Russie et incarné par Vladimir Putin, etc., mettent à mal les conceptions démocratiques des milieux occidentalistes. Leur éloignement involontaire des préoccupations quotidiennes des Russes a été démontré avec éclat par leur échec aux dernières élections de 2003.

Dans une longue conclusion, J. H. Billington s'interroge sur le sens de ce « pot-pourri » (p. 135) d'idéologies contradictoires présentes aujourd'hui dans l'espace public russe et sur leur possible mission de produire ce que l'auteur appelle de ses vœux et nomme une « démocratie indigène ». Il pense en effet que trois éléments se trouvent au fondement de la culture russe (l'orthodoxie, un rapport particulier à la nature et une passion périodique pour les innovations venues de l'extérieur) et appréhende alors la recherche actuelle d'une identité nationale comme le « renouveau, qui avait été interrompu, du ferment créatif de l'Âge d'argent russe » (p. 148). Sans nécessairement partager cette dernière réflexion quelque peu essentialiste des débats identitaires, on ne pourra qu'apprécier la lecture de cette analyse pleine d'espoir et d'admiration pour ce que vit actuellement la société russe.

Marlène Laruelle

Daniel BROWER

Turkestan and the fate of the Russian Empire

Londres — New York, RoutledgeCurzon, 2003, 213 p.

Ce livre traite du colonialisme russe en Asie centrale à partir de la conquête, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, jusqu'à l'effondrement de l'empire tsariste en 1917. Durant cette période, le Gouvernement général du Turkestan, à savoir l'administration coloniale, fut confié directement aux militaires. Ces derniers suivaient les indi-

cations et les ordres provenant de Saint-Pétersbourg, mais ils avaient besoin d'interlocuteurs dans la population locale et devaient donc trouver des terrains de compromis et de collaboration avec les autochtones. Ce rapport contradictoire constitue le fil conducteur du livre. Daniel Brower enquête sur la difficile « rencontre » coloniale et montre qu'il y eut des projets d'implication de la société du Turkestan, mais qu'ils s'enlisèrent dans des pratiques conservatrices et autoritaires. L'incapacité à réaliser de façon cohérente une politique de réforme constitua, selon Brower, un drame qui concerna tout l'empire et le mena à l'effondrement. L'ouvrage trouve donc sa place, et avec succès, parmi les études historiques sur l'Asie centrale, et en même temps il dialogue avec les études générales sur l'empire comme celles de Geoffrey Hosking et Andreas Kappeler. La thèse de Brower, et c'est en cela que l'auteur diffère de ces deux historiens, consiste dans la conviction que, au niveau micro — celui de la colonie de l'Asie centrale (tout est relatif) —, on peut voir en profondeur et dans leur complexité des phénomènes qui ont des dimensions plus vastes et touchent tout l'empire.

Les réformateurs se plaçaient dans la lignée des réformes réalisées par Alexandre II et pensaient que l'abolition du servage avait ouvert la voie à la parité de droits pour tous les sujets, y compris ceux de la colonie du Turkestan. Ils soutenaient un nouvel ordre civil basé sur la construction d'un sentiment commun d'appartenance propre à toutes les populations comprises dans les confins impériaux. L'édification de l'empire exigeait un graduel rapprochement des cultures et des modes de vie. Cette conception reposait sur une thèse fondamentale : la conviction qu'il n'existait entre les peuples aucune différence insurmontable de culture et que donc le processus de rapprochement pouvait s'opérer, même s'il était inévitable que se produisent des résistances. Le point d'attraction était représenté par les Russes, les autres peuples devant progressivement se russifier (on utilisait alors le terme *obrusenie*, qui signifie « devenir russe ») en choisissant d'abandonner leurs propres traditions pour devenir sujets de l'empire. Il existait évidemment plusieurs façons d'appréhender les politiques visant l'assimilation ; la conception dominante était celle qui, à cette époque, traversait toute l'Europe : positiviste, confiante dans un développement linéaire de l'humanité, et coloniale. Ainsi l'empire reconnaissait que le Turkestan était une de ses colonies et revendiquait un rôle civilisateur ; les Russes devaient être considérés comme les « frères aînés » des autres peuples encore en retard dans leur croissance. Comme Daniel Brower le souligne, la politique coloniale russe était attentive et critique envers celle que menaient les puissances européennes, mais elle n'en différait pas fondamentalement dans ses pratiques.

Les conservateurs, qui s'opposaient à cette conception de l'empire, soutenaient que, parmi les peuples, il existait des différences absolues de culture. Selon eux, au Turkestan, l'islam était l'expression d'une unicité irréductible et incompatible que l'empire ne pouvait intégrer et que donc il devait combattre. Les autorités centrales de l'empire, tout en transformant sensiblement leur politique envers les colonies, restèrent fondamentalement sur des positions réformatrices et poursuivirent une politique de tolérance envers l'islam, entamée longtemps auparavant, durant le règne de Catherine. Les instances conservatrices vinrent surtout de la base, des militaires qui se trouvaient sur le terrain. Ceux-ci affirmèrent souvent que le Turkestan constituait une « différence » fondamentale dans l'empire et que celle-ci

ne pouvait être surmontée qu'avec des pouvoirs exceptionnels : l'empire autocratique conservait ses traditions autoritaires.

En réalité, ces deux voies, conceptuellement opposées, ne se différençaient pas nécessairement dans la pratique, parce que les réformateurs étaient enclins à imposer le changement au nom du progrès, tandis que les conservateurs, tout en tendant vers des méthodes autoritaires, ne pouvaient pas réduire le gouvernement colonial au seul usage de la force.

Dans les premiers temps de l'administration coloniale, Dimitrij Miljutin, le ministre de la Guerre, dont dépendait le Gouvernement général du Turkestan, affirmait que l'autorité de l'empire et ses lois devaient être appliquées partout, en Asie centrale comme dans toutes les autres régions. Konstantin von Kaufman, qui à cette époque gouvernait la colonie, demanda des pouvoirs forts pour mettre en pratique la volonté du ministre et gouverna de façon paternaliste et autoritaire. À Saint-Pétersbourg on affirmait avec insistance qu'au Turkestan il ne fallait pas imposer un ordre qui aurait pu détruire les modes de vie locaux. Kaufman suivit ces indications et, prudemment, n'intervint pas dans les affaires internes de la vie islamique, préférant officiellement l'ignorer. Il était convaincu que le progrès allait entraîner la disparition de l'islam. À ses yeux, le gouvernement russe devait mener à une transformation progressive des coutumes locales. Il était toutefois opportun d'en accélérer le rythme et de prendre des mesures pour favoriser le changement des modes de vie. Selon Kaufman, il était particulièrement utile de confier à l'administration coloniale la tâche de s'occuper des mariages, afin de contribuer à libérer les femmes musulmanes et à stimuler le changement social et l'évolution des coutumes. C'est une idée qui fera son chemin au siècle suivant.

L'importance attribuée à la russification impliquait que l'on s'intéresse à la société locale et que l'on étudie avec soin les peuples et leur culture. Brower traite avec attention le rôle joué par les orientalistes et les ethnographes dans la politique coloniale. Du temps de Kaufman et aussi par la suite, des expéditions géographiques, des expositions et des publications fournirent du matériel aux administrateurs et un écho populaire à l'image de l'empire civilisateur. Le réformisme s'adressait à l'ethnographie pour concrétiser les projets d'assimilation, mais quand, dans la colonie, survenaient des conflits, les conservateurs posaient de nouveau la question de la « différence » islamique et par conséquent évoquaient la nécessité d'employer la force.

Brower offre une lecture synthétique mais efficace des deux principales révoltes de la fin du siècle. La première eut lieu à Tashkent en 1892 et fut retenue dans l'histoire comme la « révolte du choléra » parce qu'elle éclata au cours d'une épidémie. La cause de cette rébellion furent les mesures imposées par l'administration russe pour enrayer la diffusion du choléra, mesures jugées par les habitants comme fortement préjudiciables à leurs traditions et à leur foi. Selon les colonisateurs, c'était un conflit de civilisation : d'un côté la science des médecins russes, et de l'autre les croyances des musulmans. La seconde révolte eut lieu en 1898 dans les campagnes du Ferghana où était produit le coton, près de la petite ville de Andizhan. Comme dans la précédente, un *ishan* guida les rebelles. Les adeptes d'une confrérie islamique se mobilisèrent dans la « guerre sainte » contre les Russes, ensuite vint la répression et enfin l'éloignement forcé de la population musulmane des villages où s'était déclenchée la révolte. La « différence » islamique était

revendiquée par les insurgés qui firent de l'islam leur étendard. L'administration sentit cette menace et les généraux s'en servirent pour justifier les mesures de répression sévères qui furent prises alors.

Cette menace servit d'explication facile, utile pour résoudre les conflits de façon autoritaire. La révolte fut ainsi simplement expliquée comme le résultat de l'action de dangereux fanatiques et personne n'enquêta sur les motifs qui poussèrent les paysans musulmans à la révolte, à savoir la situation de crise subie par les campagnes à cause d'une chute brusque des prix du coton, ou bien le rôle ambigu des représentants de la population locale dans l'administration coloniale. C'est seulement dix ans plus tard qu'une commission envoyée de Saint-Pétersbourg et dirigée par le comte Palen fut chargée de réfléchir à ces problèmes. L'objectif de cette mission était d'analyser le rapport entre l'administration et la population locale afin de suggérer des mesures pour réformer le gouvernement militaire de la colonie. Les réformateurs arrivèrent donc des années après la répression, et ils firent des propositions qui ne furent pas prises en compte.

La situation au Turkestan se fit plus tendue durant la dernière décennie de l'empire. Pendant ces années-là, Saint-Pétersbourg favorisa le déplacement d'une marée humaine de colons qui se déversèrent dans la colonie, provoquant la rupture de tout projet de colonisation graduelle et de tout compromis avec la population locale. Le gouvernement central qui, dans le passé, avait en général favorisé des mesures plus prudentes, était poussé par la préoccupation du manque de terre dans les régions européennes et des révoltes paysannes, et sous-estimait la situation critique dans laquelle se trouvait la colonie. Les colons cherchèrent des terres surtout dans le Semireč'e, région orientale du Turkestan habitée par des nomades kirghiz. L'administration locale de cette région avait essayé de convaincre Saint-Pétersbourg de tenir compte de la faible capacité d'accueil de ce territoire à cause du manque de terres et surtout d'eau, mais elle ne fut pas écoutée. La colonisation se transforma ainsi en un conflit ouvert. La situation empira en 1916, quand la Russie en guerre ordonna aux nomades de fournir des milliers d'hommes pour travailler au service de l'armée. Les villages russes furent attaqués par des bandes à cheval armées de bâtons, de lances et de couteaux. Une répression très violente s'ensuivit. Brower soutient à juste titre que ces événements marquèrent l'échec définitif des réformateurs : désormais Saint-Pétersbourg ne se préoccupait plus que des besoins immédiats de la Russie et n'avait d'autre projet pour la colonie que celui d'en tirer des hommes et des ressources ; et au Turkestan la révolte, menace cette fois concrète, poussa l'armée et les colons à s'acharner sur les nomades. Entre-temps, dans les milieux de l'administration, circulaient des informations sans aucun fondement tendant à expliquer la révolte comme le résultat d'un complot panislamique ou panturc, guidé par les ennemis turcs.

La répression fut un gigantesque massacre. Pour les survivants, l'administration élaborait un projet de déplacement forcé et de concentration sur des pâturages de zones montagneuses de façon à libérer des terres pour la colonisation et la sédentarisation des tribus qui n'étaient plus à même de continuer le nomadisme. Les autorités russes s'étaient orientées lucidement vers un colonialisme intérieur qui suivait le modèle américain appliqué dans les terres des Indiens : colonisation paysanne et concentration des nomades dans des réserves.

Le manque de vigilance de Saint-Petersbourg et l'incapacité du gouvernement local ne furent pas les seules causes de l'explosion de la révolte, et la répression ne fut pas seulement l'œuvre d'une armée brutale. Des dynamiques sociales difficiles à maîtriser étaient à l'œuvre, et Daniel Brower semble un peu les sous-estimer. En effet, un conflit se préparait dont les sujets agissaient avec une relative autonomie : les colons et les soldats démobilisés, réunis en bandes armées, collaboraient à la lutte contre les nomades ; ils allaient bientôt devenir les auteurs de la révolution dans la colonie.

L'année 1916 marqua effectivement l'échec de tout projet d'ordre civil au Turkestan. À cet ordre avaient aspiré non seulement la partie la plus sage et la moins agressive des Russes, mais aussi les forces progressistes islamiques. Fin 1916, Aleksandr Kerenskij arriva au Turkestan pour enquêter sur les événements. Il rapporta ensuite à la Douma de Saint-Petersbourg que la responsabilité de la révolte devait être attribuée à la politique coloniale de l'empire. Quelques mois plus tard, le tsarisme s'effondra et le Gouvernement provisoire se trouva à la tête de la Russie. Les intentions réformistes devinrent plus fortes et plus cohérentes et trouvèrent des partisans au Turkestan, comme les *jadid*, l'Alash Orda et beaucoup d'autres organisations musulmanes. Mais les espérances s'évanouirent vite face à la nouvelle vague autoritaire qui accompagna dans la colonie l'avènement des bolcheviks, puis la normalisation violente appliquée par l'Armée rouge.

Daniel Brower donne une interprétation convaincante du colonialisme russe, de l'incapacité de l'empire à se réformer et par conséquent de sa chute. Son étude s'arrête en 1917, mais elle permet d'entrevoir les conséquences que produira le tournant bolchevik. Dans la période soviétique en effet seront reprises des politiques déjà expérimentées au cours du colonialisme impérial : la prédominance de la minorité russe dans le pouvoir, la création de classes de médiation et la russification. Le régime soviétique sera beaucoup plus agressif envers la société locale, il en combattra les traditions, réprimera violemment les classes cultivées formées avant la révolution et, parmi celles-ci, les *jadid* et l'Alash Orda, et détruira les institutions islamiques. L'URSS saura ensuite manipuler les identités collectives, elle créera des groupes nationaux soviétiques, construira une nouvelle administration divisée en territoires nationaux et appliquera une politique d'*affirmative action* en faveur de la population locale. L'expérience du colonialisme impérial sera donc très utile à la domination soviétique.

Marco Buttino

Timur BEISEMBIEV

The life of Alimqul :

A native chronicle of nineteenth-century Central Asia

Londres — New York, RoutledgeCurzon 2003, XIV-116-[2]-LXXXIII-196-LIX p., annexes, bibliogr., index (Central Asia Research Forum)

Le présent ouvrage propose l'édition et la traduction anglaise d'une chronique en persan intitulée dans les catalogues *Ta'rikh-i 'Ālimqul-i amīr-i lashkar* (« Chronique de 'Ālimqul, duc de l'ost ») et rédigée très vraisemblablement par un juriste et poète

de cour du Ferghana, Mullā Muhammad Yūnus Jān Tāshkand, connu également sous son nom de plume (en persan *takhallus*) de Tāyib (« Le Pénitent »), né vers 1829-1830, mort entre 1902 et 1914. L'édition a été établie d'après un manuscrit copié dans le district (*uezd*) d'Andijan, à l'est de la vallée de Ferghana, en 1902-1903 et aujourd'hui conservé sous la cote 12136 à l'Institut Biruni des études orientales de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan, à Tashkent. Ce manuscrit a été acquis par l'institut en juin 1969 auprès d'un particulier de la ville de Marghilan, autre cité du Ferghana, Ahmadjan Muhammad-Babaev. Le texte consiste en une biographie de 'Ālimqul (c. 1833-1865), éminente figure de l'appareil militaire et politique du khanat de Kokand, qu'il gouverna *de facto* entre 1863 et 1865, c'est-à-dire dans les premières années de la conquête russe de la Transoxiane.

L'auteur, dont le nom n'est pas mentionné dans le texte, est un ancien *mīrzābāshī* (secrétaire principal) du gouverneur de Tachkent et, à ce titre, il a notamment pris part à la collecte des impôts fonciers. Il est identifié par Timur Beisembiev grâce à un très érudit et subtil recoupement de plusieurs chroniques ferghanaïses du tournant des XIX^e et XX^e siècles. Son profil est celui d'un lettré et juriste de la charia : selon le *Ta'rikh-i jadīda* (par Muhammad Sālih Khwāja Tāshkandī, Institut Biruni, n° 7791), Mullā Muhammad Yūnus Jān exerçait à la fin des années 1880 une charge de juge (*qāz*) dans la ville de Kokand, alors annexée au Turkestan russe. Le *Ta'rikh-i 'Ālimqul* révèle en outre la proximité de son auteur avec Ya'qūb Beg (1820-1877), compagnon de 'Ālimqul et maître du Turkestan oriental dans les années 1860-1870 — Mullā Muhammad Yūnus Jān a gouverné entre 1866 et 1877 la ville de Yarkand, où il a laissé le souvenir d'un administrateur soucieux du respect des normes de la charia. Mullā Muhammad Yūnus Jān Tāshkandī est également l'auteur d'un *Hadā'iq al-anwār* (Institut Biruni, n° 596/II), une brève histoire des khans de Kokand rédigée vers 1885 ou 1886, lorsque l'auteur était âgé de 57 ans.

Le propos essentiel du *Ta'rikh-i 'Ālimqul*, comme celui d'un autre ouvrage du même auteur, le *Tuhfat-i tāyibī* (« Présent de Tāyib », texte de 21 folios écrit entre 1900 et 1901), est une dénonciation des dissensions entre les princes régnants de Kokand Khudāyār Khān et Malla Khān dans les années 1850-1860, lesquelles devaient s'avérer fatales à l'unité du khanat et à ses facultés de résistance face à l'avancée militaire de la Russie. Il est à noter que ces deux textes ont été rédigés sur la commande d'une seule et même personne, Mullā Šīr Muhammad Mīrzā, fils de 'Ālimqul. Analysant les causes de cette progression, l'auteur exhorte la population du Ferghana à accepter la domination d'un État non musulman et à assimiler la civilisation russe. De ce point de vue, le *Ta'rikh-i 'Ālimqul* doit être rattaché à la floraison de littérature biographique et autobiographique qui, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, se penche sur les causes de la soumission de la Transoxiane à la domination d'un État chrétien.

Il s'inscrit également dans une tendance largement représentée en Asie centrale à la fin du XIX^e siècle, et qui oppose à la théorie du djihad celle de la coopération avec les autorités coloniales non musulmanes (voir les études de l'historien japonais Masami Hamada sur les déclinaisons politiques de la notion de « devoir du sel » au Xinjiang après l'établissement de la domination des Qing). Bien que centrée sur la figure d'un représentant du corps des *umarā* (dignitaires militaires)

des piémonts du Ferghana, le récit auquel nous avons à faire ici, dû à la plume d'un juriste de la charia issu des milieux urbains de la vallée, partage de nombreuses caractéristiques avec ceux qui ont fleuri dans différentes régions de Transoxiane parmi les *ḡulamā*¹.

Le contexte politique complexe de l'écriture du texte, la riche intertextualité de *Ta'riḡh-i 'Ālimqul* sont analysés en finesse par l'éditeur dans une très substantielle introduction. Timur Beisembiev met bien en lumière les intentions polémiques de Mullā Muhammad Yūnus et l'intertexte de son ouvrage, qui se veut une réponse à la publication en 1885 du *Ta'riḡh-i shāhrukhī*². Le *Ta'riḡh-i 'Ālimqul* se veut également une réponse, au tournant du xx^e siècle, au défi politique alors représenté par les conséquences du soulèvement autochtone d'Andijan contre l'autorité russe en 1898 : se présentant comme un véritable mémorial du gouvernement Qipchāq à Kokand, l'ouvrage s'attache à dénoncer les aspects les plus négatifs du règne de l'aristocratie sédentaire personnalisée par Khudāyār Khān, et proteste de la loyauté envers l'administration russe de la faction réunie un temps autour de 'Ālimqul.

De ce point de vue en particulier, la publication de ce texte, venant nuancer l'abondante littérature favorable à la mouvance de Khudāyār Khān, apporte une contribution essentielle à notre connaissance encore très fragmentaire des milieux politiques du khanat de Kokand, et plus largement de la Transoxiane dans les décennies précédant l'établissement de la domination russe. Il éclaire également le fonctionnement bien spécifique de la littérature biographique qui connut une floraison sans précédent dans l'ensemble de cette région, en liaison avec l'expansion coloniale de la Russie et les réactions vernaculaires à ce phénomène, à partir de la fin du xix^e siècle et jusqu'au milieu du xx^e. Le *Ta'riḡh-i 'Ālimqul* gagnera donc à être mis en perspective avec un certain nombre de textes biographiques ou autobiographiques contemporains, connus ou récemment sortis de l'ombre, comme par exemple, à propos de l'émirat de Boukhara, le « Journal » de l'éminent juriste et polygraphe Muhammad Šarīf Sadr-i Ziyā (1867-1932)³.

Cette source majeure, autobiographie de Ziyā portant sur la période qui sépare la mort de son père en 1889 du lancement de la collectivisation quarante ans plus tard, est également appelée à prendre place parmi les principales sources de l'histoire de l'Asie centrale sous la domination russe, en dépit de son caractère hautement problématique (dû notamment au fait que, loin de constituer un recueil de « souvenirs quotidiens », le *Rūznāma* a été réécrit par Ziyā à partir de 1918, après l'incendie de sa bibliothèque et la destruction d'un manuscrit antérieur). L'apport de cette édition est à mettre en perspective avec l'étude, en cours, des nombreux autres textes de Ziyā sur lui-même et sur ses ascendants immédiats⁴.

1 – On trouvera de passionnants éléments de comparaison avec l'écriture de l'histoire par un représentant des *umarā* dans : Franz Wennberg, *An inquiry into Bukharan Qadimism : Mīrzā Salīm-bīk*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 2002, 73 p. (Anor : 13).

2 – Déjà étudié par Beisembiev : T. K. Beisembiev, *Ta'riḡh-i Šāhruhi kak istoričeskij istočnik* (La « Chronique de Shāh Rukh » comme source historique), Alma-Ata, Izdat. Nauka Kazahskoj SSR, 1987.

3 – *Rūznāma-ye Sadr-e Ziyā. Vaqāye'-negārī-ye tahavvolāt-e siyāsī-ejtemā' ī-ye Bokhārā-ye Šarīf teyy-e nīme-ye pāyānī-ye emārat-e khānāt-e Manghīt bar asās-e yāddāštā-ye rūzāne-ye « Šarīf Jān Makhdūm Sadr-e Ziyā »* (Le Journal de Sadr-e Ziyā. Une chronique

des événements politiques et sociaux de Boukhara la Vénérable, dans la seconde moitié de l'émirat des khans Manghit, sur la base des souvenirs quotidiens de « Šarīf Jān Makhdūm Sadr-e Ziyā »), édition, introduction et appareil critique par Mohammad Jān Šakūrī Bokhārāyī, Téhéran, Markaz-e asnād va khadamāt-e pažūheši, 1382/[2003], xi-500 p. (Majmū'e-ye Īrān va Māvarā al-nahr, 3); voir mon compte rendu de cet ouvrage dans *Abstracta Iranica*, 26 (2003), sous presse.

4 – Voir sur ce point S. A. Dudoignon, « Les « tribulations » du juge Ziyā. Histoire et mémoire du clientélisme politique à Boukhara, du protectorat russe à la collectivisation (1868-1929) », *Annales (H.S.S.)*, 5-6, sept.-déc. 2004, p. 1095-1135.

Stéphane A. Dudoignon

Marlène LARUELLE, Sébastien PEYROUSE

Les Russes du Kazakhstan

Identités nationales et nouveaux États dans l'espace post-soviétique

Préface de Catherine Poujol

Paris, Maisonneuve & Larose — Institut Français d'Études sur l'Asie Centrale, 2004, 354 p.

C'est un défi lancé par ces deux historiens que d'avoir pu présenter la situation, cruciale et sans cesse évolutive, des Russes du Kazakhstan dans la décennie qui a suivi l'indépendance de l'État kazakh. L'association fait la force, ce qui leur a permis d'aborder très scientifiquement un sujet aussi complexe.

Une introduction offre un bref historique des relations entre les Kazakhs et la Russie depuis la conquête des steppes au xvii^e siècle, l'installation par vagues successives d'une population russe d'abord essentiellement composée de cosaques. Puis l'avancée massive des Russes dans la seconde moitié du xix^e siècle au cœur du territoire kazakh accélère la colonisation qui sera poursuivie sous le régime soviétique. Cette étude composée de cinq parties met en évidence la position de ces Russes qui se retrouvent subitement des « étrangers » dans ce qu'ils avaient cru être devenu leur pays.

La première partie parcourt le champ du politique, dans lequel il faut recadrer les Russes dans l'évolution du Kazakhstan comme État indépendant. 1991 est l'année des bouleversements effectués sans « révolution » qui ont entraîné une libération par rapport aux institutions et aux règles soviétiques. Les premières réformes lancées par N. A. Nazarbaev renforcent son pouvoir présidentiel. L'adoption de deux constitutions successives, celle de 1993 rapidement contestée puis celle de 1995, assure le contrôle du centre sur les pouvoirs locaux, même si le terme de « démocratie » préside officiellement à tout débat politique, tandis qu'une opposition se construit et se renforce. Si, d'après les auteurs, le Kazakhstan se veut un état multinational et multiconfessionnel, il n'en est pas moins l'État des Kazakhs. La peur de la division du territoire a contribué à renforcer le pouvoir de Nazarbaev auquel on a reconnu cependant le mérite d'avoir maintenu la paix civile. Mais les Russes s'y sentent discrédités en tant que Russes et le règlement de la question nationale se résout à la méthode soviétique, c'est-à-dire linguistique, culturelle et folklorique.

La deuxième partie traite de l'enjeu de la « kazakhisation » du pays, politique générale poursuivant l'indigénisation inaugurée à l'époque de Brežnev mais dénoncée par les Russes. Une place paradoxale est accordée à la question nationale dans le débat public et la même ambiguïté se retrouve dans le processus de kazakhisation linguistique et ethnique en cours qui se révèle discriminatoire à l'égard des Russes. Pour les auteurs, le débat tourne autour du statut particulier des Kazakhs au sein des citoyens kazakhstanais, de l'officialisation de la langue kazakhe au détriment du russe, de la dégradation de la vie scolaire, de la kazakhisation de l'administration, enfin de l'exclusion des Russes de la sphère publique en général.

Marlène Laruelle et Sébastien Peyrouse semblent pouvoir confirmer ces données fournies par les Russes et ne pas douter de leur objectivité quant à la discrimination nationale, du fait qu'elles émanent d'enquêtes menées par des instituts officiels. La question scolaire se pose comme une priorité, quand on sait que l'éducation est un élément essentiel de la « construction de la nation » pour le nouvel État kazakh. Les Russes savent bien que le bilinguisme est une cause perdue, mais ils tentent néanmoins de résister. Aussi les associations russes cherchent-elles à justifier leur présence dans le pays à l'aide d'arguments historiques et religieux.

La troisième partie, précisément, aborde les questions liées à l'histoire et à la religion. C'est à un véritable mouvement de bascule dans les situations de discrimination que les Russes sont brutalement confrontés. On assiste à la fin du « monopole » historiographique dont bénéficiait l'espace soviétique. La réécriture de l'Histoire en cours au Kazakhstan ne peut que susciter de virulentes réactions du côté russe. Chacun se renvoie la « falsification de l'Histoire », argument très en vogue à l'époque soviétique. La vision négative du passé kazakh a de profondes conséquences sur l'interprétation par les Russes de la situation contemporaine du pays, qui va jusqu'à stigmatiser le pouvoir de Nazarbaev qualifié de « féodalisme à visage humain » et à appréhender le Kazakhstan comme un pays « oriental ».

On observe ici que la position de l'Église orthodoxe au Kazakhstan joue du paradoxe en mettant en avant son lien à la nation russe tout en proposant un discours modéré reconnaissant la nouvelle donne de l'indépendance. À la faveur d'un renouveau religieux perçu dès la fin du régime soviétique, le Kazakhstan a adopté, comme les autres républiques d'Asie centrale, une législation libérale reconnaissant le droit à la liberté de conscience et de pratique religieuse. L'un des deux auteurs, Sébastien Peyrouse, a fort bien défini la place de l'Église orthodoxe dans la question russe dans une étude récemment publiée, *Les Chrétiens entre athéisme et islam* en Asie centrale soviétique et post-soviétique¹.

La quatrième partie de l'ouvrage est consacrée à la « question cosaque » qui s'insère dans l'étude des Russes du Kazakhstan. Du fait de l'indépendance, ces cosaques sont devenus les plus proches voisins de la Russie et cette considération ne fait qu'augmenter la complexité de leur situation, car ils apparaissent comme fondant leurs exigences sur celles des communautés cosaques de Russie et en conséquence sur les droits qu'elles ont obtenus là-bas. Or les auteurs précisent qu'au Kazakhstan, s'affirmer cosaques comme peuple spécifique signifie se désolidariser des Russes et ne plus constituer qu'une minorité dans la minorité. Ils ont en outre observé que, si des revendications sécessionnistes ont été formulées dès la

perestroïka dans l'ensemble du Kazakhstan, en 1994, on est allé jusqu'à réclamer la transformation du Kazakhstan en république autonome, intégrée à la Fédération de Russie. La réponse est un refus sans appel. Et les auteurs ne peuvent qu'observer la faillite des différentes revendications des cosaques du Kazakhstan puisque ceux-ci n'ont même pas été considérés comme une minorité nationale par les autorités kazakhes lors du recensement de 1999.

Dans la cinquième partie, les auteurs posent la question du devenir de ces Russes du Kazakhstan : « Ni Kazakhstanaï, ni Russes de Russie ? ». L'entité « Russes du Kazakhstan » est fondée sur une multitude de situations individuelles : ceux qui sont en Russie, ceux qui sont sur le départ, ceux qui attendent l'obtention de la citoyenneté russe, ceux qui l'ont mais résident encore en Asie centrale, ceux enfin, majoritaires, qui ont pris la citoyenneté kazakhstanaïse et sont décidés, ou non, à rester. Après plus d'une décennie, on constate que les mouvements migratoires sont toujours en cours, entraînant des conséquences considérables sur le plan économique, social et démographique.

Mais la vraie question est là : partir ou rester ? Le gouvernement russe, sous prétexte de respecter le droit international, considère que le devenir des Russes du Kazakhstan, comme ceux des autres républiques, se joue en grande partie en Russie même et que sa diaspora ne le concerne pas. L'année 1994 a été celle du départ. Mais nombreux sont les indécis qui restent « assis sur les valises » dans l'attente d'un événement qui déclencherait leur décision. Pour les Russes de la diaspora, la constitution d'une identité spécifique serait-elle possible ? Les problèmes juridiques qu'elle soulèverait semblent insolubles. On voit apparaître une identité « pied-rouge », mais cela semble un phénomène en construction. Toutes les populations qui ont changé de lieu de vie après les bouleversements sont désormais désignées sous l'appellation générique de « déplacés » (*pereselency*). Si la Russie est la principale bénéficiaire des mouvements de population internes à l'ex-URSS, les Russes du Kazakhstan, pris en tenaille, exigent au moins une prise en compte des réalités quotidiennes des citoyens, ou prennent le parti d'une autonomie, ou encore cherchent plutôt leur sauvegarde individuelle.

La conclusion de cette étude foisonnante d'événements, de bouleversements dans tous les domaines de la vie de l'État « kazakhstanaï » naissant, confirme l'extrême complexité et l'ambiguïté des nouvelles relations entre Russes et Kazakhs engendrées par l'indépendance : tout est remis en cause dans cet espace post-soviétique. Les auteurs observent par ailleurs que si les Russes des autres républiques d'Asie centrale, bien moins nombreux, ont toujours eu conscience d'être minoritaires, de nombreux Russes du Kazakhstan ont tout simplement l'impression d'être « chez eux » dans un espace sans discontinuité territoriale avec la Russie. Toutefois, d'après eux, il faut réfuter le mythe d'une communauté russe importante, structurée, consciente d'elle-même, et il est aisé de percevoir que la situation des Russes, au terme de la décennie, reste d'une grande fragilité.

L'étude de Marlène Laruelle et Sébastien Peyrouse est dotée d'un appareil scientifique de qualité donnant des points de repère indispensables pour l'aborder : chronologie détaillée de 1990 à 2003, recensements des principales nationalités, index, mais l'absence de cartes est certes regrettable ! En revanche, la bibliographie, fort précieuse, est fondée principalement sur des références datées de la

décennie étudiée, dans une très forte majorité en langue russe, au moins pour la série des « sources premières », journaux, textes politiques et administratifs officiels... Les auteurs précisent qu'il n'y a pas encore de littérature spécifique sur l'ensemble de la diaspora russe du Kazakhstan, mais qu'ils ont pu toutefois s'appuyer sur les discours très révélateurs des diverses associations de défense.

Si ce livre est bien le fruit d'une collaboration pertinente et positive entre les deux auteurs, ni les Russes, ni les Kazakhs n'ont dit leur dernier mot. C'est donc une « affaire à suivre ».

1 – Paris, Maisonneuve & Larose, 2003.

Chantal Lemerrier-Quelquejay

Vladimir O. BOBROVNIKOV

Musul'mane Severnogo Kavkaza : obyčai, pravo, nasilie

Očerki po istorii i etnografii prava Nagornogo Dagestana

(Les musulmans du Caucase Nord : coutumes, droit, violence

Essais d'histoire et d'ethnographie du droit du Caucase Nord)

Moscou, Vostočnaja literatura RAN, 2002, 367 p.

In his excellent monograph, Moscow-based scholar Vladimir Bobrovnikov sets before himself the task of examining the evolution of legal culture among the Muslims of the North Caucasus, with particular emphasis on Northern Dagestan. Chronologically his work extends from the eighteenth century down to the current period, resulting in a highly informed and instructive examination of North Caucasus legal culture. His sources include Russian archival documents and extensive ethnographic fieldwork in the North Caucasus, including the Dagestani Avar language. However, it is his use of Islamic, specifically Arabic, sources that is particularly impressive (it needs to be pointed out that there are still many “specialists” on the Islamic history of Russia, both in the West and in Russia, who neglect Islamic sources). Bobrovnikov examines a wide range of Arabic sources, such as compendia of customary law (*'adat*), epigraphy, and legal documents, most of them unpublished manuscripts.

The monograph addresses Muslim legal culture in the North Caucasus by focusing on two related phenomena. The first section of the book addresses the institution of “*abrek*” banditry among the North Caucasus highlanders in the nineteenth and twentieth centuries. Bobrovnikov examines the genesis of banditry in the North Caucasus in five separate chapters. He analyzes the cultural background of banditry, suggesting that it became a “tradition” largely as a political and especially cultural response to the Russian conquest of the region in the eighteenth and nineteenth centuries, and especially the heavy-handed Russian attempts at pacifying the highlanders. Bobrovnikov examines the transformation of the conception of the term “*abrek*”, from a customary legal term (similar in many respects to the medieval Icelandic conception of outlawry, that is, expulsion from

one's native community), to the more generic term of "criminal," largely informed by Russian imperial legal conceptions, which eventually were adopted by the highlanders themselves in their evaluation of *abrek*. As Russian administration of the region became more intrusive over the course of the nineteenth century, the line between acts of blood revenge (that had been formerly sanctified by local customary law) and outright criminality became blurred in both highlander societies and in the view of the Russian imperial authorities. Thus, the distinction between socially legitimate violence and outright criminality became difficult, if impossible, to determine. The author also examines how increasingly criminalized acts such as blood feuds and raiding were also addressed in local Islamic *shari'a* courts, where tensions arose between the norms of *shari'a*, which typically condemned such activities, and the need for Muslim jurists to balance customary legal norms with those of the *shari'a*.

Touching upon more recent history, Bobrovnikov successfully deploys informed and original arguments to examine the terrible violence that has occurred following the collapse of the Soviet Union, and that continues to occur in Chechnya today. He places the Chechen wars of the 1990's in the context of the regular reemergence of *abrek* banditry at times when central authority in Russia was weakened or collapsed, specifically the war and rebellion of 1877, the 1905 Revolution, the Civil War, the Second World War, and the 1990's.

The second part of the book addresses customary law (*'adat*) and Islamic (*shari'a*) courts during the turbulent era of the eighteenth and nineteenth centuries. Bobrovnikov dispenses with the ethnographic evolutionist approach to the phenomenon of legal practices in the North Caucasus, an approach which emerged in the nineteenth century and is still commonly encountered in Russia both in scholarly and popular publications. Rather, making use of a rich body of local Islamic sources, including *'adat* collection, Shafi'i codices, and inscriptions, he manages to present an informed picture of a highly complex and constantly evolving legal practice among the highlanders in which customary law and Islamic law coexisted and complemented one another. The author also examines the interplay between native legal systems and Russian-derived legal codes, both imperial and Soviet. His attention is especially focused on the village level. Bobrovnikov in fact finds much in common between Russian legal administration and French legal administration in Algeria. He is also interested in how competing ethnographic schools of thought in Russia influence Russian imperial administration following the Great Reforms of the 1860's. Whereas Geraci describes the role of evolutionist ethnography in shaping Russian conceptions in nineteenth century Kazan, Bobrovnikov skillfully demonstrates the influence of the same ethnographic conceptions on the North Caucasus highlanders and Russian observers in the twentieth and twenty-first centuries.

The third part of the book addresses the relationship between Islamic and customary law on the one hand, and Soviet rule on the other. The author demonstrates that Soviet legal reforms and collectivization in the 1920's and '30's in fact strengthened communal legal institution and land holding at the expense of private holdings. Specifically, in the 1920's, partially as a result of the highlanders support to the Bolsheviks against the Whites in the Civil War, the Soviet authorities

recognized *shari'a* courts throughout the North Caucasus. Similarly, during collectivization *kolkhozes* were organized largely on the basis of the communities (*jama'at*) legally defined as such by Islamic *shari'a* courts. Curiously, the Soviet authorities, including evidently Stalin himself, sought to replace customary law (which they saw as a legal code favorable to feudal lords), with Islamic law in the North Caucasus, viewing the latter as essentially more in keeping with the interests of the working class. Bobrovnikov sees the same revitalization of Islamic legal institutions following the collapse of the Soviet Union, and he concludes that the emergence of an Islamic insurgency in especially Chechnya in the 1990's could in part be seen as a Soviet legacy.

Allen J. Frank

Thomas SANDERS, Ernest TUCKER, Gary HAMBURG, eds.

The Russian-Muslim confrontation in the Caucasus

**Alternative visions of the conflict between Imam Shamil
and the Russians, 1830-1859**

With an extended commentary "War of the Worlds" by Gary Hamburg
Londres — New York, RoutledgeCurzon, 2004, xv-264 p.

This is a most extraordinary book at least on two counts. First, academics in the humanities, unlike their colleagues in sciences and medicine, are usually known to be staunch individualists who are extremely shy of cooperating, not to say of sharing information and ideas, with others. This book is a rare exception, being the result of such collaboration. Second, it contains not one but two narratives — translations of sources from the two sides of a conflict — in "an experiment in listening through cacophony" (p. 1). Accordingly, the book is divided into three parts:

Part I (p. 7-74) is a translation by Ernest Tucker (from Arabic) and Thomas Sanders (from Russian) of parts of Muhammad Tahir al-Qarakhi's (1809-1880) *Barikat al-Suyuf al-Daghistaniyya fi ba'd al-Ghazawat al-Shamiliyya* (*The shining of Daghestani swords in certain campaigns of Shamil*) — perhaps not "the only comprehensive history of the war from the insurgents' perspective" as the translators assert (p. 1), but obviously the single chronicle to be published — and publicised — so far. Using Barabanov's published Arabic text¹ and (Russian) translation,² Tucker and Sanders did a superb job in rendering a clear, fascinating and enjoyable English version of the book. The explanatory notes are helpful and illuminating, though some corrections and additions are needed.

Thus, by "red and white" (p. 62) Qarakhi refers to gold (not copper) and silver coins; in his 1854 raid on the Alazan valley Shamil captured two Georgian princesses (grand daughters of the last Georgian king), their children and French governess, not "some Georgian noble women and girls" (p. 59); the name of Shamil's most beloved wife, Shuanet, is rendered in Arabic Shu'awana (not Shawana, p. 69); Indiri and Targhu were both Ghumuq (Kumyk, not Chechen)

villages, though the former had a sizable Chechen population (n. 35); *chalandar* derives from the Persian *kalandar*, meaning military man (n. 70); and Zandiqi is the Chechen village of Zandaq (p. 48, n. 78).

More essentially, the interpretation that by calling the tsar *padishah*, Qarakhi was “alluding to the pre-Islamic imperial Persian monarchs often regarded illegitimate by devout Muslims” (n. 9) seems a bit too far-fetched. Unlike the purely Persian pre-Islamic *shahinshah*, *padishah* was the standard term for Emperor in the world of Islam. That Qarakhi himself did not hesitate to call the Ottoman ruler “*padishah* of Islam” (*padishah-i islam*, p. 67), proves this point. Qarakhi, like other Muslim sources, called the tsar *padishah* simply because the Russian ruler carried the title Emperor.

Also, when Qarakhi recounts that General Klugenau tried in his 1837 meeting with Shamil to persuade the imam to meet “Nikolai the Russian”, he meant tsar Nicholas I (then on an inspection tour of the Caucasus), not either of the brothers Nikolaï, who were then obviously too junior (p. 37-38 and n. 68).³ Finally, it would have been useful for the reader to learn that the battle of Shamkhal Birdi (p. 50-51) was the final episode in Vorontsov’s disastrous campaign of 1845. The Russian force reached that place “resembling a mare critically wounded by wolves” and was saved from complete destruction only by the timely arrival of Freitag, one of the most brilliant Russian generals in the Caucasus.⁴

Part II (p. 75-167) is a new translation of Tolstoi’s *Hadji Murat* by Thomas Sanders and Gary Hamburg. In it the translators aimed at “convey[ing] to the readers the poetic compression and calculated strangeness of Tolstoi’s Russian” and at “encod[ing] in American English [...] the class specific rhythms and idioms of Tolstoian discourse.” Obviously, the previous two translations fall short of this aim: Louise and Aylmer Maude’s version⁵ is “archaic”, while the “1977 redaction by Paul Foote”⁶ is “chatty” (p. 2). While the merits of each translation are a matter for professional literary critics, in the layman’s opinion of this reviewer Sanders and Hamburg have achieved their goal. A comparison of the translations of a soldiers’ conversation at the end of chapter 5 will clearly demonstrate it.

The present translation renders it in the following manner (p. 97):

“How many good folk that damned mountaineer has killed! Now they’ll probably give him a medal,” said one.

“Yeah, probably. He was Shamil’s right-hand man. Now all of a sudden...”

“But he’s a helluva fighter. What they call a ‘*dzhigit*’.”

“But the red-haired one. That red-haired one’s an animal, he’d cut you to pieces.”

“A real bastard! Has to be.”

The Maudes’ translation runs as follows (p. 400):

“What a lot of men that damned fellow has destroyed! And now see what a fuss they will make of him!”

“Naturally. He was Shamil’s right hand, and now — no fear!”

“Still there’s no denying it! He’s a fine fellow — a regular *dzhigit*!”

“And the red one! He squints at you like a beast!”

“Ugh! He must be a hound!”

The American English of Sanders and Hamburg stands out when compared with a 1965 translation⁷ using British vernacular (p. 46):

“How many men has he killed, the devil — and, look you, they’re going to treat him like a lord.”

“‘Snatchul, seein’ as ‘e was Shammul’s top commander. Just watch ‘im now.’”

“Ave it your own way, but ‘e’s an ‘ero an’ a gentleman.”

“Look at the read-haired one — squint-eyed devil.”

“Must be a swine.”

Part III (p. 171-249) is a substantial commentary “on the two texts in their historical context” by Gary Hamburg, who incorporated in it parts written by his colleagues. Of its thirteen chapters the first six (p. 171-199) are devoted to the historical background of the two translated texts, mainly the war in the Caucasus, the following two chapters (p. 199-211) — to Qarakhi and the *Shining of Daghestani swords...*, and the remaining five chapters (p. 211-238) — to Tolstoi and *Khadzhi Murat*.

Obviously the strongest part in both quality and length is the third one, where the author is clearly in his element. The part dealing with Qarakhi and his book is fairly comprehensive, despite the fact that more details could have been found of Qarakhi’s biography.⁸ Another information missing (p. 211) is details of the published “pre-Barabanov” Russian⁹ and Ottoman¹⁰ translations, which are not mentioned at all even though the existence of “several Ottoman and Modern Turkish translations” has been mentioned earlier (p. 8 and n. 3).

One could also argue with some of the interpretations as to the purpose of episodes in the book. For example, the fact that Shamil promised his son, who had not eaten for three days, that “food and water would be found at the summit of a nearby mountain” and, indeed, “a stray ally provided bread, cheese, and drink” in “that unlikely venue” does not necessarily intend to demonstrate Shamil’s “control over time, natural objects and human matters” (p. 206); rather it aims at showing the imam’s powers of clairvoyance.

The historical part is the most problematic. The author rightly rejects the arguments of both Russian present day historians, who continue the typically colonialist line of Soviet historiography (Russian rule “was positive not only for the Russian ruling elite, but for the entire Russian state and the peoples within it”) and Western revisionists, “who invite us to shift our attention to the ‘constructive’ aspects of Russian colonization.” Such an invitation, warns the author, “may imply that understanding the dynamics of ‘frontier exchanges’ and the creation of ‘new social identities’ on the ‘mixed ground of ethnic frontiers’ should take precedence in our minds over the military and cultural destruction that constituted the central acts in the Caucasus in the middle of the nineteenth century” (p. 187).

On the other hand, the early background (p. 171-173) is extremely imprecise. In particular, the leap from the tenth to the fifteenth century in the description of Russia’s relations with Islam leaves untouched the crucial experience of the “Tatar yoke” — the conquest and rule of Russia by the Mongols, who within a generation of establishing the “Golden Horde” converted to Islam. In addition, the description of Muscovite policy towards its Muslims is wanting. Contrary to the account in this part, Catherine II was actually the first ruler to stop the persecution and the attempts

to convert Muslims by force and granted them rights. Also, the wording of the parts dealing with Islam and Sufism in the Caucasus leave the feeling that those subjects have not been fully understood.

Many minor and major errors, not all of them typos, lead the reader to the impression that this part was written in haste and that too tight deadlines did not allow for proper proofreading and corrections. Thus, to mention only a few, Akhulgo was stormed by the Russians in 1839 (not 1838; p. 183); Muhammad Amin was sent to the Circassians in 1848 (not 1853; p. 196); ‘Abd al-Qadir surrendered to the French in 1847 (not 1846; n. 83); the zenith of Shamil’s imamate was in the 1840s (not 1830s; p. 189); Berzhe is spelled in French either Berget or Bergé, but in no way Berguet (p. 210); and his 12-volume edition is of *archival* (not archeological) papers (p. 227-228). Paskiewicz was given officially the title “Erivanskii” by the Emperor, (not by “friends”; p. 174); and he succeeded Yermolov, so they never fought together (*loc. cit.*).

The imams were *temporal*, not spiritual leaders (p. 188); Shamil ordered to level the house of Sa‘id al-Harakani in 1834 (not of Jamal al-Din in 1830; p. 190); Hadji Murad never became “a murshid in his own right” (p. 191). In fact he was never a member of any Sufi brotherhood; the “Turkish Sultan” kissed Shamil’s hand *in Istanbul* on the imam’s way to Mecca (not “when he visited Mecca”; p. 208); contrary to Qarakhi’s version accepted without question that Shamil refused categorically his son, Jamal al-Din’s urging to negotiate peace with the Russians (p. 201), the imam used his son as a channel for such negotiations;¹¹ and, finally, however flattered, this reviewer cannot accept copyright for the term “demographic warfare” (p. 185), coined originally by Pinson.¹²

All these errors (hopefully to be corrected in the second edition) notwithstanding, this book will appeal to various audiences. The translators and editors marked the al-Qarakhi chronicle as intended for “those interested in the Caucasus itself, in Arabic literary culture, in Islam, and the Middle East”; *Hadzhi Murat* — for “Russophiles and Tolstoi enthusiasts”; and the commentary — for “specialists in the fields listed above.” This part of the book, they state, contains “nothing new on the mountain war from conventional political or military perspectives,” but “provides new insights into the al-Qarakhi chronicle, into the mountain insurgency as a defensive cultural movement, and into the relationship between Imam Shamil and Hadji Murat”; and “may lead researchers into some productive new ways of conceptualizing [Tolstoi’s] so-called religious conversion and to new avenues for thinking about his late fiction.” Finally, “post-modernist historians of culture,” they add, “may see in our arrangement of material suggestive new techniques for representing alterity” (p. 5). In fact, *Russian-Muslim confrontation* will interest and fascinate a wider audience by far with an extensive variety of interests, consisting of experts, scholars, students and laymen alike.

Finally, this book is of major significance both in its contents — mainly the two sources — and as an example, hopefully to be followed by many others, of what cooperation between academics can result in.

1 – *Barikat al-Suyuf al-Daghistaniyya fi ba‘d al-Ghazawat al-Shamiliyya*, ed. A. M. Barabanov (Moscow — Leningrad: Izd. Akademii Nauk SSSR, 1946).

2 – *Khronika Mukhameda Takhira al-Karakhi o Dagestanskikh voynakh v period Shamilia*, Trans. A. M. Barabanov (Moscow — Leningrad: Izd. Akademii Nauk SSSR, 1941).

- 3 – For the entire episode, see Moshe Gammer, “The Klugenau-Shamil negotiations of 1837 – A second look,” *Annual of the Society for the Study of Caucasia*, 3 (1991): 3-12.
- 4 – For the campaign, see Moshe Gammer, “Vorontsov’s campaign of 1845: A reconstruction and re-interpretation,” in: Moshe Gammer, ed., *Political thought and political history. Studies in memory of Elie Kedourie* (London: Frank Cass, 2003): 71-90. (The quotation is from p. 79.) For Freitag, see Moshe Gammer, “A forgotten hero of the Caucasian War – General Freitag,” *Annual of the Society for the Study of Caucasia*, 4-5 (1992-1993): 33-43.
- 5 – Leo Tolstoy, *Short novels - Stories of God, sex and death*. Vol. II. Selected and introduced by Ernest J. Simmons. Transl. (of Hadji Murád) Louise and Aylmer Maude (New York: The Modern Library, 1966).
- 6 – Leo Tolstoy, *Master and man, and other stories*, translated with an introduction by Paul Foote, (Harmondsworth: Penguin, 1977).
- 7 – Leo Tolstoy, *Hadji Murat. A tale of the Caucasus*, in a new translation by W. G. Carey (New York: McGraw-Hill, 1965).
- 8 – For the most informative entry on al Qarakhi, which the authors were not yet able to use, see A. Shikhsaidov, “Al-Karakhi,” *Islam na territorii byvshei Rossiiskoi imperii. Entsiklopedicheskii slovar’* (Moscow, 2003): 40-41.
- 9 – Mukhamed Tagir, *Tri Imama*, trans. G. Mallachikhan (Makhachkala, 1927), reprinted as No. 16 in the Reprint Series of the Society for Central Asian Studies (London, 1989).
- 10 – Tahirül-Mevlevi, *Kafkasya Mucahidi Şeyh Şamil’in Gazavatı*, Istanbul (1333 [1914]).
- 11 – For these negotiations, see Moshe Gammer, “The Nicolay-Shamil negotiations, 1855-1856. A forgotten page of Caucasian history,” *Central Asian Survey*, 11 (2), (1992): 43-70.
- 12 – Marc Pinson, “Russian expulsion of mountaineers from the Caucasus, 1856-1866 and its historical background. Demographic warfare – An aspect of Ottoman and Russian policies, 1854-1866,” Ph. D. Dissertation, Harvard University, 1970.

Moshe Gammer

Valery TISHKOV

Chechnya: Life in a war-torn society

Berkeley, University of California, 2004, 302 p.

(Public Anthropology, 6)

The present volume, an abbreviated translation of Valery Tishkov’s *Obshchestvo v vooruzhennom konflikte: Etnografiia chechenskoi voiny* (Moscow: Nauka, 2001), offers a sophisticated analysis of Chechen society during the 1990s, contextualizing a conflict that has claimed tens of thousands of lives, undermined the stability of the North Caucasus and hobbled Russia’s transition from a Soviet republic to a modern, democratic state. The director of the Institute of Ethnology and Anthropology at the Russian Academy of Sciences and a former minister of nationality policy under Boris Yeltsin, Tishkov aspires to provide an account of the Chechen war that is less impressionistic and anecdotal than that of commentators like Anna Politkovskaia, Anatol Lieven, Anne Nivat, Matthew Evangelista and John Dunlop.

Approaching the Chechen crisis from an anthropological perspective, Tishkov assails clichés and commonplaces that are typically used to describe the conflict as an eternal, primordial “two-hundred years’ war.” Instead, Tishkov stresses the role that recent events have played in precipitating and aggravating what he describes as

a localized intra-Chechen civil war. While he is willing to concede that certain aspects of Chechen militancy can be traced to a local culture that has historically valorized autonomy, self-rule and a heroic martial tradition, Tishkov perceptively notes that this militancy also bears the tell-tale traces of modernity, channeled mainly through the Soviet experience. Tracing much of the Chechens' sense of exceptionalism to their difficult years in Siberian exile that followed Stalin's 1944 ethnic cleansing of the North Caucasus, Tishkov argues that these emotions matured after the Chechens' return home between the late 1950s and mid-1980s under the influence of official Soviet historical myths stressing "people power," "just wars," national primordialism, and ethnogenesis. In other words, Tishkov essentially credits the USSR with the accidental creation of a Chechen "imagined community" that unified a population which until then had only had a vague sense of group identity above the clan level.

As complicated as interethnic relations in the North Caucasus tend to be, Tishkov contends that war in the region was never inevitable. Instead, he blames the machinations of Chechen political entrepreneurs and their opportunistic use of nationalism and Islam for the explosiveness of Dzhokar Dudaev's 1991 declaration of independence and the First and Second Chechen Wars (1994-1996, 1999-). Such factors, Tishkov contends, transformed normative regional tensions into sectarian violence. They also debased Chechen social and political institutions—something Tishkov terms "demodernization"—inhibiting the ability of the local community to put an end to this conflict. Indeed, despite the title of the book, Tishkov suggests that Chechen "society" is something of a misnomer, regional unity having decomposed during the 1990s into a myriad of incompatible factions favoring everything from rapprochement with Russia to various models of autonomy and independence. Such thorough-going dysfunction explains why no Chechen leader or Russian commandant has succeeded in restoring order to the region since 1991.

Scathingly critical of Chechen nationalist leaders of every stripe, Tishkov is also quite frank about the errors committed by Russian civilian and military elites, focusing on their incoherent, inconsistent approach to the Chechen conflict and stubborn unwillingness to seek a constructive, negotiated settlement. That said, Tishkov seems reluctant to subject Russian society to the same anthropological deconstruction that he pursues in regard to the Chechens, missing an opportunity to identify Russians' own vulnerability to ethnic exceptionalism, political opportunism, patriotic jingoism and imperial irredentism. Indeed, Tishkov at times seems to attribute to the Chechens sentiments and emotions that during the 1990s were widely present throughout the former Soviet space.

Tishkov's most thought-provoking work stems from his anthropological analysis of some fifty detailed interviews with Chechen informants. Among other things, this approach allows him to give the Chechens a voice of their own by quoting directly from interview transcripts. Of course, it should be noted that Tishkov's sample is somewhat problematic, insofar as most of his interviews were conducted outside Chechnya during the mid-1990s within a diaspora community that is known for its assimilation and reservations regarding the cause of Chechen independence. And while Tishkov supplements this research with interviews conducted by associates in Chechnya proper, the latter material—while somewhat

more diverse—relies heavily on lowland urban populations and neglects less Russified opinion in the republic’s highland villages. A shortcoming that stems from the difficulty of conducting research in Chechnya, this selectivity may nevertheless account for why Tishkov’s “ordinary Chechens” appear so Sovietized and ambivalent about political independence and politicized Islam.

Such caveats aside, Tishkov’s work on Chechen society is for the most part satisfyingly rigorous and thorough. Unfortunately, Tishkov breaks with this sense of dispassionate, scholarly reserve when dealing with Chechen politics—a subject he views with poorly concealed fear and disgust. Unwilling to distinguish public officials’ bravado and sloganeering from their more pragmatic administrative records, Tishkov rails against Chechen nation-building efforts during these years on the basis of a superficial reading of a handful of radical sources. Although this allows Tishkov to construct a damning case against the Chechen political elite, it prevents him from providing a less judgmental survey of attempts to develop a post-Soviet Chechen “national idea” during the 1990s. Such an investigation would have been quite useful, complementing Tishkov’s work on Chechen society while at the same time supplying a basis for future comparative work with other former territories of the USSR. As is evident from this brief review, *Chechnya: Life in a War-Torn Society* resists simplistic classification. While it suffers from the same partisanship and anecdotalism that mars much of the literature on the Chechen crisis, it is also an important and pioneering study. It deserves to be widely read.

David Brandenberger

Matthew EVANGELISTA

The Chechen wars

Will Russia go the way of the Soviet Union ?

Washington, D.C., Brookings Institution Press, 2002, 244 p.

Alors que, la guerre se poursuivant, la Tchétchénie devient un enjeu, certes faible, mais récurrent sur la scène internationale, la bibliographie qui lui est consacrée s’est considérablement enrichie ces dernières années. Pourtant, la plupart des études portent sur une période antérieure à la reprise des opérations en 1999, y compris l’ouvrage de Valery Tishkov publié en 2004, *Chechnya : life in a war-torn society*¹. Le livre de Matthew Evangelista *The Chechen wars. Will Russia go the way of the Soviet Union ?* est donc le premier à aborder les deux guerres. Une large part est faite au risque d’implosion de la Russie, question centrale qui anime tout l’ouvrage, même si d’emblée l’auteur y répond par la négative.

Dans la première partie, M. Evangelista revient sur le déroulement des événements, depuis 1994 jusqu’à la reprise des opérations militaires en 1999, après trois ans de « ni guerre ni paix » (d’où le titre du chapitre 3). Le deuxième chapitre est particulièrement éclairant en ce qu’il montre qu’en dépit des causes déjà connues (arguments stratégiques, héritage soviétique, mémoire historique et nationalisme tchéchéne), la première guerre était surtout le fruit de logiques conjoncturelles. Le

recours à des sources récentes, notamment aux mémoires de neuf anciens conseillers de El'cin et d'un ancien ministre de Dudaev, permet de préciser ce que la guerre doit à ces deux personnalités et à la faiblesse du « camp de la paix ». L'évolution des relations russo-tchéchènes et les divisions internes, après les accords de Kassav-Iurt, aboutissent à la reprise des opérations. Le chapitre 4 revient sur les zones d'ombre qui entourent le déclenchement de la seconde guerre, dans le contexte de la succession de Boris El'cin.

La seconde partie du livre est consacrée à une discussion sur le fédéralisme russe, alors que l'argument d'une fragilité de l'État est abondamment mis en avant par les hommes politiques comme justification de la guerre. Le parallèle avec le Tatarstan est fréquemment évoqué, mais souvent de manière superficielle ; l'auteur fait ici une comparaison approfondie entre différentes régions où existait un risque sécessionniste potentiel (Tatarstan, mais aussi Daghestan, Bachkortostan, Extrême-Orient), pour conclure à la spécificité du cas tchéchène (chapitre 5). Il montre que les autorités russes ont surestimé la menace d'une implosion de la Russie et la faiblesse du « fédéralisme asymétrique », les remèdes proposés par Putin — le renforcement de la verticale du pouvoir et de la « dictature de la loi » — se révélant, à son sens, plus dangereux que le mal lui-même (chapitre 6).

Enfin, M. Evangelista étudie les conséquences des guerres en Tchétchénie sur la posture internationale de la Russie. Il souligne que, face aux violations massives et avérées du droit international, la communauté internationale a réagi avec passivité (chapitre 7), faisant montre d'une grande bienveillance envers Putin, dès son accession à la présidence. Cela l'amène à relativiser les conséquences du 11 septembre 2001 (chapitre 8) dans la mesure où, déjà auparavant, la volonté de coopérer avec la Russie prévalait. L'auteur conclut que, s'il est improbable que la Russie subisse le sort de l'URSS, il ne faut en revanche pas sous-estimer les conséquences à long terme de la guerre sur l'ensemble de la société russe.

Le livre est remarquablement documenté, l'ensemble des sources secondaires, journalistiques ou mémoires, étant sollicité. Qu'il s'agisse du positionnement des acteurs du conflit, de la comparaison entre les sujets de la Fédération potentiellement sécessionnistes, ou de l'examen des instruments du droit international permettant de qualifier les violations, la rigueur et le retour méticuleux aux textes permettent quelques salutaires inflexions par rapport aux analyses généralement admises : ainsi les déclarations de Dudaev affirmant, en avril 1993, qu'il se considérait toujours comme un citoyen de la Fédération russe, enjoignent de préciser la nature de l'indépendantisme tchéchène.

On peut regretter que quelques témoignages importants soient absents de l'ouvrage, parce que parus plus tardivement, notamment les mémoires de R. Hasbulatov, du chirurgien tchéchène H. Baev, et du combattant islamiste américain enrôlé dans la résistance A. Collins, qui apportent un éclairage nouveau sur la guerre vue de Tchétchénie, par des officiels, des civils ou des combattants. Ils permettent de compenser, même très légèrement, le déséquilibre entre sources russes et sources tchéchènes. Là n'est pas le moindre écueil auquel chacun est confronté dès lors qu'il s'agit de travailler sur la Tchétchénie. Des entretiens avec des acteurs ou des témoins tchéchènes peuvent contribuer à compenser ce déséquilibre, mais ce n'était pas là l'objectif de M. Evangelista, qui choisit d'étudier les

guerres à l'aune de l'évolution politique russe sous le gouvernement de El'cin, puis sous celui de Putin.

En conséquence, la dimension interne est pratiquement absente, notamment dans les chapitres consacrés à la seconde guerre, illustration de la difficulté grandissante à accéder à des sources tchéchènes, dans un contexte de reprise en main de la presse et d'isolement accru. On peut être reconnaissant à M. Evangelista d'opposer aux commentaires trop souvent dominés par l'émotion une analyse rigoureuse et argumentée. Mais il a tendance à surestimer les rationalités à l'œuvre, et à ne pas donner tout son poids au rôle des représentations. Ainsi, si le risque d'effet domino était exagéré, voire, de l'ordre du fantasme, il n'en est pas moins agissant : non seulement les autorités russes, mais également une large part de la société civile ont accepté la guerre parce que, traumatisée par l'effondrement de l'URSS, cette société était fragilisée dans son identité. De même, l'auteur a raison de voir dans l'islam un déterminant marginal du conflit. Il n'en reste pas moins que, en raison d'un jeu de représentations croisées rendues possibles par un environnement international ouvert, le prisme islamiste, même s'il est invoqué à tort, tend à déterminer les positionnements en s'imposant peu à peu à l'ensemble des acteurs : aux autorités russes qui ont tout intérêt à mettre en avant la convergence d'intérêts dans la lutte contre le « terrorisme islamiste international », à la communauté internationale qui voit là une justification *a posteriori* de son soutien à Moscou, et enfin à bon nombre des Tchétchènes eux-mêmes, qu'ils soient sommés de prouver qu'ils ne sont pas des terroristes islamistes ou qu'ils espèrent que le recours à une imagerie islamiste leur gagnera les soutiens que l'Occident leur refuse.

Ces quelques réserves n'enlèvent rien à l'intérêt d'un ouvrage qui vient stimuler la réflexion sur un conflit qui risque d'être durablement un déterminant majeur des évolutions politiques et sociales russes.

1 – Berkeley, University of California Press, 284 p.

Silvia Serrano